

Le livre blanc sur la souveraineté-négociation ou le Canada renégocié

André Gaulin

Number 36, December 1979

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51331ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gaulin, A. (1979). Le livre blanc sur la souveraineté-négociation ou le Canada renégocié. *Québec français*, (36), 17–18.

Le livre blanc sur la souveraineté-négociation ou le Canada renégocié

Étonnant qu'un petit livre de 118 pages d'un gros caractère, au contenu politique, soit devenu en si peu de temps un grand succès de presse! Livre d'une écriture modérée quand il fait le bilan de nos griefs dans ce pays du Dominion of Canada où nous fûmes toujours traités comme des minoritaires, et, depuis quelques années, comme un des groupes participant du multiculturalisme de Peter Trudeau. Livre que les plus acharnés des fédéralistes à la Jean Chrétien reconnaissent comme susceptible d'arracher aux tripes un OUI qui vient de loin: ainsi, tout un peuple trancherait le nœud gordien qui dénouerait les inextricables sentiers de sa nuit.

Sortir d'un Canada (men)songe

Le Canada rêvé est mort, ce pays où nous aurions eu droit de cité en tant que premier peuple fondateur, où nous aurions pu créer d'autres provinces françaises (car nous avons en Amérique douze millions de descendants!) comme le Manitoba. Nous fûmes plutôt confinés au Québec par la vigilance de l'immigration d'Ottawa qui laissait les nôtres émigrer à pleine porte vers les États-Unis pendant qu'entraient Ukrainiens, Doukhobors, Allemands.

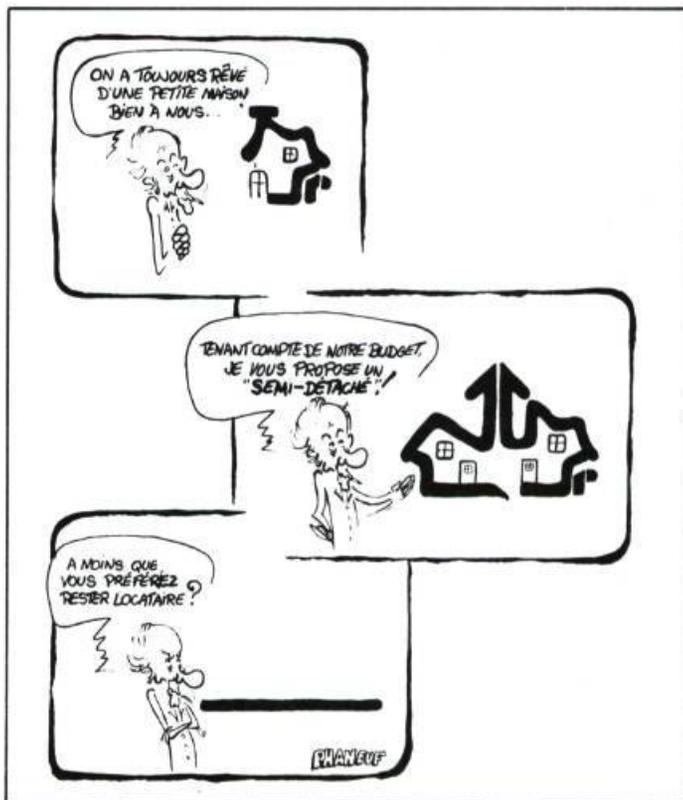
Et c'est un William Davis plutôt naïf qui vient nous dire que la souveraineté-association ferait du Québec un ghetto. Le cher grand homme, prime minister unilingue anglais de la province du Canada qui compte le plus de francophones, ne remettait à la presse son texte dans la langue des « pea soup » que quatre jours plus tard. Ah! c'est vraiment le Don Juan de la Confédération qui jouait Sganarelle. Mais il n'y a pas là de quoi scandaliser ceux qui ont vu pendre Louis Riel (qu'Ottawa veut réhabiliter rétroactivement comme jadis, en 1970, les gens du F.L.Q. devenaient rétroactivement subversifs), ceux qui ont vu supprimer les droits du français au Nouveau-Brunswick (1874), en Ontario (le Règlement 17 de 1912). On a même violé un article de la Constitution de 1867 au Manitoba (1890): autant d'événements qui font que le Québec, sauf une fois, n'a jamais voté progressiste-conservateur (quelle langue!).

Assez de la survivance

La force du Livre blanc LA NOUVELLE ENTENTE QUÉBEC-CANADA, c'est précisément de démontrer que le Dominion of Canada s'est fait au profit du seul groupe anglophone dans le « one nation, one language, one territory. » Jamais, dans ce « deal » de 1867, passé de justesse auprès des députés du Québec de l'Union et sans référendum, le Québec n'a été reconnu comme le titulaire légitime d'un peuple-nation de langue française et de culture authentiquement différente. De sorte que le Livre blanc s'inscrit dans la lignée de ceux qui luttèrent pour imposer à l'Histoire la reconnaissance de notre réalité: il faut maintenant proclamer par le OUI collectif que nous voulons un nouveau Canada non seulement dualiste (Pépin-Robarts) mais construit d'égal à égal (Laurendeau-Dunton).

Le Québec ne veut plus d'un menu à la carte

Le Livre blanc voit dans la mort de Laurendeau et l'avènement de Trudeau l'échec de la Commission B-B (bilinguisme et biculturalisme). C'est trop généreux. L'échec vient du refus du Canada anglais de reconnaître une fois pour toutes la vraie nature du Québec: le refus unanime des prime ministers en fait foi quand ils disent ne pas vouloir négocier la souveraineté-association. Mais ils la négocieront, en partisans qu'ils sont du « wait and see » anglo-saxon. Et cela d'autant plus que, passée l'émotion dont ils nous font les détenteurs privilégiés, ils constateront sûrement que le projet de la Nouvelle entente Québec-Canada ne détruit pas le Canada comme pays mais propose plutôt une véritable fédération qui conviendra autant au Québec qu'à d'autres provinces plus revendicatrices. Comme dit si justement Joe Clark, ce n'est pas la fin du monde. C'est plutôt la fin d'Ottawa conçu à la Elliot-Trudeau: d'où les hauts cris des libéraux de l'opposition à l'approche de Clark. Approche qu'on peut soupçonner d'adhérer finalement au règlement de la question canadienne proposé par le Québec.



Reproduit avec l'aimable autorisation du journal Le Devoir (6 novembre 1979).

Le respect mutuel

Le Livre blanc (projet non plus d'un parti mais du gouvernement légitimement élu du Québec qui consultera le peuple par voie de référendum), s'il exige le respect du Québec, n'entend donc pas sortir du Canada. Les indépendantistes purs, comme le soussigné, en seront sans doute déçus. Mais il faut reconnaître que le projet est réaliste — plutôt qu'idéaliste — : ce qui fait que le OUI l'emportera. Au fond, ce qui importe, ce n'est pas de se montrer rancunier et vindicatif à la façon iranienne, mais de vivre souverainement sur le territoire québécois notre vie, notre langue et notre culture. De nous autodéterminer comme des adultes libérés en tenant compte d'un monde qui devient interdépendant et qui cherche, en même temps, à sauvegarder la singularité des peuples. À ce titre, le projet du gouvernement du Québec est moderne et répond, comme un projet précurseur, à la définition contemporaine de l'idée de nation dans un monde de plus en plus multinational et pluriculturel (Voir le livre d'Hélène Carrière d'Encausse : L'EMPIRE ÉCLATÉ, Flammarion, 1976). De plus, le *Livre blanc* démontre qu'on ne saurait guère trouver d'autre voie que la sienne pour mettre fin à des attermolements historiques.

Vaincre la peur et la colère

Le défi québécois est vaste : d'un côté, une grande partie de ce qu'il est convenu d'appeler une élite doit vaincre la colère ou

le mépris face à l'autre, l'Anglais, qui l'a occulté dans un pays conçu pour une majorité de culture tellement différente. Un fond de vieux messianisme nous fait encore trop souvent juger le Canada anglais comme un pays bâtarde, Clark comme un innocent. Et pourtant. La culture *canadian* est différente, elle est autre, elle peut nous plaire ou nous laisser froid, mais elle existe. En outre, Joe Clark, qui a aussi quelques-uns des défauts de notre humanité, représente pourtant la voix légale du Québec et légitime de l'autre Canada.

Par ailleurs, la plus grande partie de notre peuple doit vaincre sa peur coloniale, celle qui lui colle aux tripes et que sait si bien ressasser les Bonshommes-Sept-heures de la politique. Notre État québécois est jeune et en butte à la division intestinale, flagellé par des revendications souvent irréalistes ou inopportunes dans notre temps historique (Voir l'excellent article *L'État orphelin* de Jacques Dufresne, *Le Devoir*, 10 nov. 79). Pour vaincre la peur et la colère, il suffirait de presque rien : dire simplement OUI à soi du plus profond de soi-même, cesser de se contrarier pour en venir à la difficile accession de son plein épanouissement. Dire OUI par fidélité historique. Le OUI ne donnera pas le paradis terrestre du Québec : il fera simplement de nous un peuple souverain, fraternellement uni aux autres peuples de cette planète amoureuse de l'homme.

André GAULIN

ANNIVERSAIRE

Nelligan, Émile: 24 décembre 1879

Il naissait il y a cent ans, cet enfant qui le resta jusque dans la folie. Lui qu'on a dit peu québécois, il l'a pourtant été dans son entêtement à dire aussi l'enfance d'un peuple, prisonnier d'un passé qui ne fut longtemps que son avenir. Nelligan fut le poète de l'enfance absolue. Il refusa l'au-delà des Vingt ans et naufragea dans la folie, en ce pays triste du tournant du siècle qui refusait de reconnaître la voix du rêve en ses Sirènes. Il fut le commensal de ceux qui portèrent jusqu'au bout la dérégulation commune d'un pays banni, un paradis terrestre que leur refusait une religion vorace, colporteuse de mort et de désespérance.

N'a-t-il pas écrit :

« J'ai grandi dans le goût

[bizarre du tombeau,

Plein du dédain de l'homme et

[des bruits de la terre »

(*Le Cercueil*) ?

Pour souligner sa naissance et sa longue venue au monde de nos lettres, *Québec français* redonne à ses lecteurs une de ses pièces retrouvées qui figurent dans l'édition Lacourcière

Prélude triste

Je vous ouvrais mon cœur comme une basilique ;
Vos mains y balançaient jadis leurs encensoirs
Aux jours où je vêtis des chasubles d'espoirs
Jouant près de ma mère en ma chambre angélique.

Maintenant oh ! combien je suis mélancolique
Et combien les ennuis m'ont fait des joujoux noirs !
Je m'en vais sans personne et j'erre dans les soirs
Et les jours, on m'a dit : Va. Je vais sans réplique.

J'ai la douceur, j'ai la tristesse et je suis seul
Et le monde est pour moi comme quelque linceul
Immense d'où soudain par des causes étranges

J'aurai surgi mal mort dans un vertige fou
Pour murmurer tout bas des musiques aux Anges
Pour après m'en aller puis mourir dans mon trou.

Émile Nelligan

(Fides, 1952). Elle illustre le génie de ce poète de l'enfance et de la musique avant toutes choses ! Un des grands poèmes trop peu cités de Nelligan et dont Monique Leyrac a si bien rendu le tragique en le choisissant pour clôturer son spectacle (*Monique Leyrac chante Nelligan*, Barclay 9001). Un poème où

Nelligan se fait victime, dans le Saint des Saints de l'Enfance.

André GAULIN

P.S. La revue *Poésie* publiera, au début de 1980, un numéro qui consacre plusieurs articles à Émile Nelligan.